



IN-DEPTH / By Aínas Magazine

Nicole Bertolt... Du côté de chez Vian

Nicole Bertolt est une résistante, une vraie. Tout comme Boris Vian en était un. Les résistants connaissent l'humilité, le travail dur, la difficulté de rester en vie. Et ils savent aussi que c'est le rire, à les tenir en vie. Le rire, le vrai.

Ainsi est Nicole Bertolt. Incapable de se prendre au sérieux, de se sentir légitime, tout en aspirant à se dépasser et à s'élever. Ainsi était Boris Vian, une machine en mouvement, en quête de place et de reconnaissance. Ingénieur de l'École centrale de Paris, musicien de jazz, critique de musique, mais aussi peintre, conférencier, scénariste, parolier, chanteur, Boris Vian aurait voulu avant tout être reconnu en tant qu'écrivain. En France, pourtant, la complexité de son œuvre n'a pas été immédiatement comprise à sa juste valeur, du moins pas de son vivant.

Devant la difficulté de le faire rentrer dans une case, de lui coller une étiquette, les maisons d'éditions et les critiques littéraires des années '50 ont préféré manier l'ovni Vian avec précaution. La reconnaissance pleine de son génie, toujours prêt à recommencer et à se remettre en question pour mieux se renouveler, ne sera admise qu'après sa mort. Le travail passionné et rigoureux de sa deuxième femme, Ursula Vian Kübler, de Monsieur d'Déé (1) et de Nicole Bertolt, sera essentiel à la diffusion et à l'élargissement de la pensée et de l'univers de Boris Vian.

Derrière un grand homme se cache toujours une grande femme ; derrière Boris Vian s'en cachaient plutôt deux. Ursula Vian Kübler donc, et Nicole Bertolt. Car Vian ne faisait jamais les choses à moitié ni, et surtout pas, comme tous les autres.

Après la disparition d'Ursula Vian Kübler en 2010, Nicole Bertolt est toujours là, et elle continue de faire vivre et de transmettre la mémoire et l'œuvre de Boris Vian ; un peu comme s'il s'agissait d'une histoire de famille ; sauf que la famille en question n'est pas fondée sur des liens de sang, mais bel et bien choisie sur la base d'affinités électives et d'idéaux partagés.

C'est d'ailleurs cet esprit de partage des mêmes valeurs humanistes qui relie intimement Nicole et Boris, qui finalement, dans la vraie vie, ne se sont jamais connus. Boris Vian meurt en 1959 ; Nicole Bertolt n'a, à l'époque, que 2 ans ; autant dire qu'elle est encore un bébé.

Pourtant Nicole Bertolt vit dans l'appartement où l'écrivain a vécu avec sa femme Ursula durant les six dernières années de sa vie. Non seulement elle vit dans son appartement, elle est aussi la « Mandataire des ayants droits de Boris Vian, directrice du patrimoine et présidente de la Fond'Action Boris Vian et Commanderesse exquise de l'Ordre de la Grande Gidouille » ; rôles et fonctions qu'elle assume avec un grand sourire et une simplicité déroutante.

Elle m'ouvre la porte du 6 bis Cité Véron, comme si elle me connaissait depuis toujours. Nicole a les yeux bleus de Boris. C'est un peu la fille que Boris Vian et Ursula Kübler n'ont jamais eu. En tout cas, on aime bien le croire. Et on voudrait pouvoir réécrire l'histoire. Je suis donc à l'entrée de cet appartement situé juste derrière le Moulin Rouge. Et d'ailleurs on peut voir les pales du vieux Moulin depuis l'énorme terrasse que Boris et Ursula partageaient avec un certain Jacques Prévert.

L'appartement est resté intacte comme à l'époque du vivant de Vian, car il a toujours été habité par sa femme Ursula, suite au décès de Boris, en 1959, et ensuite par Nicole Bertolt, qui l'a partagé avec Ursula d'abord et y est restée, après le décès d'Ursula en 2010.

Nicole Bertolt se raconte en même temps qu'elle raconte d'Ursula et de Boris. Elle est la mémoire vivante de ce lieu, qui resonance encore de l'énergie du couple.

Nicole Bertolt : « C'est là où Boris Vian et Ursula Kübler arrivent en 1953, avec quelques caisses en cartons, même pas en bois, et avec deux, trois valises. Ils ont loué ce petit deux pièces que Ursula a trouvé dans ce quartier où il y a plein de studios de danse ; il faut savoir qu'ils ne sont pas locataires de n'importe qui. Ils sont locataires du Moulin rouge. Car vous êtes ici dans des anciens ateliers du Moulin rouge. Donc ça c'est important, car Ursula, qui est danseuse, a besoin de s'entraîner des nombreuses heures tous les jours. Et le Moulin rouge est avant tout un espace de danse. Et il s'agit aussi d'un quartier où il y a beaucoup de musiciens, beaucoup de créateurs ; donc ça va très bien à Boris, qui est lui-même musicien. C'est aussi un arrondissement extrêmement populaire ; donc pas cher. C'est très agréable pour eux d'être là, ils sont dans leur petit 40 mètres carrés, et Boris, qui est vraiment l'ingénieur type et qui est très grand aussi, voit 2 choses fondamentales, la première : je vais faire des étagères partout ; et la deuxième, c'est très haut de plafond, je vais m'en servir. Donc les étagères ici vont vraiment du sol au plafond. Il a même mis le lit de son fils, en l'air... et c'est vrai que moi-même je me suis mise un jour à penser qu'il fallait optimiser aussi toute cette hauteur ; j'ai donc mis son jeu d'échecs au plafond... parce que je ne savais pas très bien où le mettre... il se gondolait légèrement avec le temps et ici, avec tout ce qu'il y a dans cet appartement, il faut être au défi pour trouver 30 cm pour pouvoir poser quoi que ce soit. Voilà donc que ce jeu d'échecs est parfait sur le plafond. C'est tellement pataphysique !

Boris bien sûr était un excellent joueur d'échecs, Ursula aussi d'ailleurs.

Dans cet appartement, va rapidement s'organiser, comme une espèce de symphonie de balais, avec ce petit piano que Boris fait monter par des copains, un petit piano bastringue qui va s'acheter à crédit, cette guitare que son frère va lui offrir, guitare-lyre tout à fait incroyable qui servira après pour composer des chansons, ce pick-up qui sert bien sûr à écouter ses nombreux discs de jazz en priorité mais pas que, Boris écoute de tas d'autre

choses ; et puis ce qui n'existe pas il va le fabriquer. Alors il va faire une table, il va faire sa chaise de bureau, il va faire un petit meuble spécifiquement pour les 45 tours, il va faire un lit bateau pour son fils ; et ce n'est pas rien, ça ! Un lit bateau c'est très malin, car à l'époque un lit bateau ça n'existe pas... des lits avec des tiroirs où on peut ranger des trucs, à l'époque ça n'existait que sur des navires, sur des navires ou sur des voiliers. Il va trouver aux puces, pour trois sous, avec Ursula, 2 chaises cœur, absolument ravissantes, parce qu'ils s'aiment tant quand ils arrivent là, et puis ils vont trouver une petite table, de tas de petites babioles que Ursula ramène d'un endroit ou d'un autre, parce qu'elle part quand même souvent en tournée. Ils vont être très très heureux ici, et ils vont être très encore plus heureux au moment où ils se rendent compte qu'ils peuvent pousser les murs. ».

On les voit Boris et Ursula. On les voit débarquer, s'installer, recevoir leurs amis. Et par une ellipse on voit Nicole, subitement taper à la porte d'Ursula un jour de 1976. Elle débarque de nulle-part. Elle a tout perdu. Elle est seule au monde.

Nicole Bertolt : « Je suis arrivée ici un peu comme le petit prince qui tombe dans le désert.

Ursula Vian et monsieur d'Dée m'ont ouvert, m'ont proposé de m'installer sur le canapé et je ne suis plus jamais repartie. Le soir on m'a proposé une soupe chaude, on m'a proposé un lit – parce qu'en ce moment il n'y avait personne d'autre, car souvent il y avait quand même des amis de passage ; le lendemain on m'a proposé de faire quelques petits travaux, comme j'étais quelqu'un qui savait faire un tas des petites choses ; je savais taper à la machine, un peu faire des comptes, un peu trier des papiers ; et bien, 41 années plus tard, je suis encore là. Et vous savez la première chose étonnante que je peux vous dire, la première absurdité, la première chose pataphysique, c'est que tout cela ne m'a jamais paru curieux, ça ne m'a jamais paru extraordinaire ; et je le dis avec beaucoup d'humilité ; c'est comme si à un moment donné dans sa vie on sait où on doit être. En même temps, c'est quelque chose qui est arrivée et j'ai mis très longtemps à le comprendre. Je venais d'un milieu et d'une situation qui étaient vraiment difficiles et il aurait pu se produire, je crois, que la vie ne veuille pas de moi. Donc c'est comme si la vie m'avait offert la possibilité de la vivre autrement, avec cette rencontre avec Ursula Vian Kübler et en premier lieu avec la pataphysique. Parce que Ursula portait ça vraiment en elle, et ça lui permettait de résister, à sa façon ».

Nicole Bertolt a donc tout perdu et elle est seule au monde. Elle sait pouvoir faire confiance à Ursula Kübler, la veuve de Boris Vian qu'elle a rencontré quelques mois auparavant dans le sud de la France.

Elle ne se trompe pas. L'accueil chez les Vian fait partie du savoir être au monde. Le manque d'argent chronique ne les a jamais empêchés de recevoir et d'avoir sur le feu une casserole, dans laquelle bout une soupe toute la journée.

Nicole Bertolt : « On oublie sans doute, parmi tous les talents de Boris Vian, celui de cuisinier. Il s'est illustré dans « L'écume des jours » avec le Jules Gouffé, et le Jules Gouffé,

figurez-vous, existe réellement dans cette maison. Boris cuisinait énormément à partir du Gouffé. Ursula, comme Boris, sont des hôtes merveilleux. Ils invitent absolument tout le monde, ils n'ont pas d'argent mais ça n'a aucune importance, donc il font quelque chose qui est assez drôle... il y a une veille marmite ici, elle est bleue, d'ailleurs ; et alors dans cette marmite bleue on y met un jour des navets, des poireaux et puis un morceau de lard, et puis le lendemain, un copain vient et il y met trois carottes, et puis une copine vient le soir et elle y met un bout de saucisson et puis ça fait quand même quelque chose comme ça, qui boue un peu tout le temps, et comme disait Ursula, elle me l'a dit tellement souvent, il y avait toujours une soupe à la maison, toujours une soupe chaude. Quiconque venait travailler avec Boris ou avec Ursula, savait qu'il y avait toujours quelque chose de chaud à la maison. Ça comptait énormément pour eux, parce que ça voulait dire d'être en prise avec du monde ».

Et quel monde... Georges Brassens, René Clair, Aimé Césaire, Maurice Béjart, Jacques Prévert, Jean-Paul Sartre, Jean Genet, Max Ernst, Georges Delerue, Raymond Queneau, Henry Salvador...

Dans l'appartement Boris est présent. Comme s'il était assis avec nous à la table du salon. Il y a ici tous les objets qui lui ont appartenu, les livres, les disques, les instruments de musique. Il y a des photos de lui : tout seul, avec Ursula, avec des amis ; un tableau qui le montre jouant de la trompette ; ses diplômes de l'école d'Ingénieur et du collège de Pataphysique dans le couloir qui emmène du salon à la cuisine. La lumière est belle. L'appartement, qui était un deux pièces au moment où Boris et Ursula avaient débarqué en 1953, s'est agrandi au fur et à mesure. À l'époque, c'est bien sûr Boris qui avait poussé les murs pour façonner à sa guise cet espace de vie et de création.

Nicole Bertolt : « C'est la topographie du lieu que Boris a revue. Il a justement à un moment donné, changé la cuisine, changé la buanderie, changé aussi l'atelier. On voit bien comme tout cela a évolué pour arriver à quelque chose qui est presque parfait. Je peux vous dire qu'avec Ursula Vian on a essayé plusieurs fois de changer des choses, et à chaque fois on remettait comme Boris avait fait, parce que c'était toujours optimisé et c'était ce qu'il y avait de mieux. Donc aujourd'hui je change des choses sur les murs, de temps en temps. Mais pas tant que ça. Prenez par exemple la chambre de Patrick, le fils de Boris. Patrick avait un tout petit peu de mal à se lever le matin, alors Boris l'avait collé dans une chambre où il y avait le soleil très tôt le matin, parce que Boris avait étudié le mouvement du soleil et chaque pièce avait vraiment une désignation très spécifique. Boris Vian est un ingénieur, donc Boris Vian ne laisse rien au hasard ; c'est quelque chose qui coule dans ses veines, il ne le fait pas en planchant pendant des heures. Je vais vous montrer l'atelier car c'est incroyable l'atelier... c'est la pièce qui n'a jamais bougé depuis sa mort... ».

Je n'ose pas l'interrompre car Nicole est habitée. Elle m'explique avoir beaucoup entretenu la maison depuis qu'elle est arrivée. Elle aime bricoler, elle aime comme Boris travailler avec ses mains. Elle sait que son intimité avec Boris dépend aussi de la relation

qu'elle entretient avec tous ces outils, que Boris maniait dans son quotidien. Elle m'ouvre donc la porte de cet endroit qu'elle appelle l'atelier et qui ressemble plutôt à une boîte-à-outils géante, en plein style pataphysique.

Nicole Bertolt : « Boris Vian encore une fois ingénieur, il aime les outils, les ustensiles, les choses très précises, alors c'est un adepte de tous les catalogues d'outils de l'époque ; il commande des choses invraisemblables, ça va pas forcément lui servir, mais ce n'est pas bien grave. Il y a des choses ici, dont on ne sait absolument pas à quoi ça sert mais lui, ça lui plaît beaucoup et puis aussi, quand on fait presque une maison tout seul, il en faut quand même des outils ; donc il va aussi régulièrement dans des grands magasins pour acheter des choses. Il aime particulièrement le bois. Ce qu'il y a de très émouvant c'est que, au moment où il est décédé, sont restées de tas des choses qui auraient dû servir, comme il est mort, malgré tout, brutalement, un matin ; il a laissé tout un tas de travaux à terminer ; il a y des choses qui devaient aller sur de portes, sur des meubles ; et donc il y a des boîtes qui sont restées intactes ; et Ursula a toujours trouvé que ce qui faisait Boris était formidable donc elle a préféré laisser tout en l'état, et l'appartement était presque complètement refait à neuf quand Boris est décédé. Des copains ont terminé l'appartement, avec ces outils, justement. Ils ont prêté un coup de main parce que des choses n'étaient pas faites. Puis un jour tout a été rangé, on a fermé la porte et pratiquement plus personne n'y est jamais rentrée ; nous n'étions que trois ou quatre personnes à entrer dans cet atelier. Moi-même je bricole pas mal, donc ça m'a toujours un peu servi. C'est ça qu'il faut dans cette maison, des bricoleurs. Mais lui il était plus qu'un bricoleur ».

Indéfinissable Boris Vian.

Nicole Bertolt : « Vous savez, Boris Vian ne faisait rien d'une façon classique, et d'une façon raisonnable ; ce n'était pas son éducation, ce n'était pas sa mentalité, et ce n'était pas sa vision. Il n'a jamais été un homme de compromis, et donc il a fait ce qu'il avait envie de faire ; depuis très jeune il a été comme ça. Et Boris est allé très loin dans la provocation. Finalement, il y a très peu de gens qui en sont capables ; et Boris Vian à l'époque il était vraiment tout seul à faire cela ; enfin, peut-être il y en avait un autre et c'était Jean Cocteau. Lui aussi est allé aussi très loin dans la provocation, et on l'oublie souvent. Avec Boris ils se connaissaient, même très bien, et évidemment ils se fréquentaient. Voilà, pour moi Jean Cocteau avec Boris est peut-être la seule personne politiquement pas correcte, comme on pourrait dire aujourd'hui ; c'est-à-dire qu'ils étaient des apolitiques d'un côté et en même temps des anarchistes de l'autre ; c'étaient des gens qui ne faisaient pas des frontières entre les arts ; ni entre les humains, c'étaient de gens qui avaient tout simplement envie d'ouvrir les portes, et Boris l'écrivait cela : Il vaut mieux que les fenêtres restent ouvertes, voilà. Boris était quelqu'un qui voulait que les fenêtres soient ouvertes et que les gens vivent et créent ».

Et c'est précisément cet esprit novateur et universaliste que Ursula Kübler Vian désire voir

se perpétuer après le décès de Boris. Elle fonde d'abord en 1963 l'Association Les amis de Boris Vian puis, puis elle souhaite créer, avec Monsieur d'Déé, une Fondation, afin de pouvoir élargir le champ de son action culturelle. L'intention est là, en train de mûrir. Voilà donc l'ambiance à la Cité Véron au moment où Nicole Bertolt débarque en 1976.

Nicole Bertolt : « J'étais issue d'une famille où on n'avait pas vraiment de logement comme se définit normalement, où on ne mange pas tous les jours à sa faim, où on a très très peu d'argent, où ma mère répétait sans cesse qu'elle faisait des kilomètres pour payer 5 centimes moins cher un kilo d'oranges, et c'était une réalité car elle nous trainait avec elle, alors, je sais ce que c'était ; et nous avions 5, 6 ans. Et ça c'est une chose de la vie qu'on ne peut pas oublier. Ma mère cassait la glace pour avoir de l'eau courante. On n'oublie pas ce genre des choses. L'autre chose que je ne peux pas oublier est que nous avons été des enfants maltraités, parce que la pauvreté une fois sur deux engendre cela. Ça dormait dans des roulottes, ça dormait dans des caisses, ça dormait dans des garages ; et nous étions aux portes de Paris, et il y avait une sorte de solidarité dans ce milieu-là qui opérait ; mais il y avait aussi l'alcoolisme, il y avait l'inceste, il y avait la maltraitance, il y avait de temps en temps des lumières, avec des familles qui essayaient de faire du bien autour d'elles. Moi j'ai gardé de cette expérience, une immense difficulté de la vie. Je suis donc arrivée à l'adolescence avec une personnalité rebelle. Rebelle mais très féminine en même temps. J'allais aux puces où je cherchais des parures ; je me mettais des bracelets aux pieds, je me mettais des capes du XIXème, souvent on me demandait si j'étais artiste ou comédienne, et je crois que je l'étais quelque part. J'ai fait des études, car tout ce que je voulais c'était d'aider les enfants en difficulté. J'ai donc fait des études et suis devenue monitrice éducatrice ; je l'ai été pendant sept ans. Entre 15 ans et 22 ans. Et j'étais très heureuse avec les enfants. J'étais dans mon monde ; et je voulais leur transmettre la manière de s'en sortir par le biais de la musique et de la peinture. Je m'occupais d'enfants qu'à l'époque on n'hésitait pas à définir des « cas sociaux » ; il y avait les autistes, les débiles légers, les débiles moyens et les débiles lourds. C'était des enfants qui avaient entre 6 ans et 9 ans ; plus d'un tiers avaient été violés, donc je me reconnaissais bien là-dedans, et la moitié étaient aussi maltraités. J'essayais de leur faire oublier cette misère, et alors on chantait ; je les faisais coudre, je les habillais ; parfois je les prenais chez moi le week-end et je demandais aussi qu'ils puissent aller chez des familles, comme on fait maintenant ; sauf qu'à l'époque ça ne se faisait pas ; et je m'étais faite virer assez rapidement car mes méthodes étaient jugées comme pas orthodoxes ».

Ursula apprend à Nicole à mettre une table, mais aussi à s'asseoir à table.

Nicole Bertolt : « Sans que ça soit chichi. Mais quand même, que ce soit bien et qu'on puisse en profiter de cette table. Parce que je ne savais pas ce que c'était. Disons que je n'étais pas finie quand ils m'ont récupérée ici ». Elle rit, Nicole.

« Avec Ursula il y avait aussi Monsieur d'Déé ; alors d'Déé était plasticien mais il était aussi couturier, comme sa mère. Alors il m'a fait des pantalons magnifiques, il m'a fait des vestes pour la pluie doublées en vison. Et c'est Janine Prévert, la femme de Jacques, qui

m'avait donné le vison. ». Elle rit, encore.

L'arrivée à la Cité Véron est pour Nicole un changement radical de vie. Comme un changement d'identité. « Et on m'a laissé la chance d'être ce que j'étais ». Un changement d'identité qui passe aussi par un changement de nom. « Ma vie en dépendait... ». Au moment où elle arrive Cité Véron Ursula et Monsieur d'Déé ont donc à l'esprit la création de la Fondation Boris Vian ; qui finalement voit le jour en 1981, avec le but de « Promouvoir et divulguer l'œuvre et la pensée de Boris Vian, favoriser le développement des sciences et des arts contemporains, de la culture et de la recherche artistique dans toutes leurs expressions présentes et à venir, selon la pensée universelle qui animait Boris Vian ».

Nicole Bertolt est là, désormais. Ils seront donc trois à œuvrer autour de la mémoire de l'artiste.

Dans le sillage du Collège de Pataphysique, qui n'a pas d'identité nationale, ni des frontières, ils forment une équipe multiculturelle et hyperactive :

Ursula Kübler Vian, de mère suédoise et suisse-allemande par son père ; Monsieur d'Déé, antillais de la Martinique, et Nicole Bertolt, italienne du côté du père et kabyle de la part de sa mère.

Il n'en fallait pas moins pour perpétuer et élargir les intentions universalistes de Boris Vian.

Nicole Bertolt : « Ursula disait toujours, Boris ne m'appartient pas. Il n'appartient à personne. Et c'était la meilleure manière de faire circuler sa pensée, de faire en sorte que tout le monde puisse se l'approprier et qu'elle ne connaisse pas des frontières. Cela a été la clé de la réussite de la Fondation et de la diffusion de l'esprit Vian ; mais ce fût cette même clé qui referma à jamais Ursula dans le rôle de la veuve.

À un moment, Ursula s'est dit : Boris ne m'appartient pas, et j'ai donné ma vie à Boris quand même. D'un côté elle l'aimait, d'un autre côté elle lui reprochait d'avoir abandonné sa carrière de danseuse et de comédienne pour lui.

Donc moi j'ai vraiment côtoyé une femme gaie, riante, les premières années. En 1976 elle est très présente, elle participe à plein de projets et d'événements ; elle est très conviviale ; mais ça ne va pas durer très longtemps finalement. C'est comme si dans les années '80 le relais était déjà donné ; elle décide de ne plus rien faire. Elle me confie donc de plus en plus de tâches, que j'accomplis avec un cercle des personnes du Collège de pataphysique et notamment avec Noël Arnaud. Il y avait un cercle d'amis très proches ; il y avait Christian Bourgois, le grand éditeur, et puis Jean-Jacques Pauvert, Claude Rameil ; et alors tous ces copains, ça faisait plaisir à Ursula de les voir, car ils partageaient la vieille fibre de ce qui était la maison ; et puis il y avait les autres copains musiciens qui venaient aussi, comme Moustaki, Brassens ; ils étaient quand même là. Et puis, petit à petit, ça a commencé à se déliter dans les années '80. Les gens vieillissaient, il y a eu des jalousies ; Boris Vian commençait à être trop connu au goût de certains.

Il y a aussi le fait que Boris Vian va être versé dans le grand chaudron de la littérature ; et moi je vais me battre, dix ans plus tard, dans les années '90 – 2000, pour que Boris et la musique reviennent ; parce que, à un moment donné, ç'a été uniquement « Boris et la littérature » et cela aussi a fait en sorte que beaucoup des ses proches avaient disparus : Magali Noël, Juliette Gréco, Jacqueline François, Yves Montand ; ils n'avaient plus lieu

d'être avec l'œuvre de Vian ; et moi je suis allée les repêcher, car d'un seul coup je me suis dit – comme Boris et Ursula n'arrêtaient pas de le dire – que chez Boris le lien littérature-musique était indissociable. Donc il fallait remédier à cela et j'ai recommencé à faire des projets et à rencontrer des gens. Disons que tout cela s'est fait un peu tout seul, en le faisant ; et puis Ursula et d'Dée me guidaient de loin. Même s'ils n'avaient plus la même envie.

D'ailleurs Ursula disait souvent, et de manière assez brutale, moi on ne me demande pas. C'est Boris qu'on veut à travers moi. C'était très violent pour elle. Et quand on a été danseuse de Roland Petit et de Maurice Béjart ; et qu'on a réalisé des projets très importants dans des films avec Sean Connery ou Marcello Mastroianni, qu'on a travaillé avec Ariane Mnouchkine... Bref, tout cela était devenu très difficile à vivre pour elle. Ursula était une grande danseuse de modern jazz ; à l'époque elle était l'équivalent de Zizi Jeanmaire.

Sauf qu'elle a dû mettre tout cela d'à côté car elle était sans cesse sollicitée par rapport à Boris et à sa mémoire. La mémoire vivante de Boris c'était elle, et elle commençait à en avoir marre de ce rôle.

D'ailleurs, elle faisait confiance qu'aux femmes, alors qu'elle était entourée par des hommes. Les éditeurs étaient des hommes, les Pataphysiciens étaient tous presque des hommes ; on oublie toute cette société des années '60/'70/'80 où tous les dirigeants étaient des hommes, dans ce milieu-là aussi : les producteurs de théâtre, les directeurs de théâtre, les agents artistiques... des hommes, des hommes, des hommes. Et Boris, quelques années avant de mourir, comme en présageant ces événements, lui avait dit... L'Ourse, tu te demerderas... C'est comme ça qu'il l'appelait. Elle était l'Ourse et lui le Bison... Bison Ravi, qui est l'anagramme de Boris Vian.

Et elle, Ursula, elle n'avait qu'une idée, d'être maman, d'avoir peut-être un enfant. Elle souhaitait, bien sûr, que l'œuvre de Boris soit bien comprise et qu'on s'en occupe, mais elle n'avait pas à l'idée de sacrifier toute sa carrière et toute sa vie ; ça non ! Elle n'avait pas imaginé l'ampleur que ça allait prendre. Elle a donc été « la veuve » pendant longtemps, et puis à un moment elle a choisi de n'être que Ursula. Elle en avait tellement marre d'être madame Vian qu'elle a commencé à demander qu'on l'appelle Madame Vian Kübler. Et puis un jour elle a dit stop, basta, et elle a décidé : Ursula ça ira. Elle mettait un foulard sur sa tête et puis quand quelqu'un venait à la maison elle disait : donnez-moi votre main ; je vais vous lire les lignes de la main. Et c'était Ursula, Madame Ursula, la voyante.

Voilà, vous voyez, on va d'ombre en ombre ; derrière Boris il y a l'ombre d'Ursula ; derrière Ursula il y a les premières ombres de tous ces gens, les pataphysiciens, les musiciens, les proches ; et puis moi, qui était la personne qui allait réunifier tout cela ; pour qu'il n'y ait plus qu'une entité et que cette entité je la porte et je la montre et qu'elle soit vivante et solaire. ».

Voilà comment Nicole Bertolt s'est emparée de la mémoire de Boris ; avec de la nonchalance et, avant tout, de l'inconscience. Voilà pourquoi cette histoire ne l'écrase pas : elle est profondément humble et inconsciente. Mais elle reste lucide sur un point. Elle sait voir la chance qui lui a été prodiguée par le destin. Elle aurait pu rester une nuit à la Cité Véron ; cela fait maintenant 41 ans qu'elle patauge dans l'intimité de Boris Vian.

Je lui demande comment la société française a pu ne pas comprendre tout de suite la grandeur de l'artiste et surtout comment d'un coup on a pu passer d'une mauvaise et épisodique connaissance de Boris Vian, à l'engouement qui s'est produit après sa mort. Comme s'il avait fallu qu'il meure pour qu'on puisse enfin crier au génie.

Nicole Bertolt : « Boris meurt donc en 1959. Vers 1961 les premiers éditeurs commencent à faire surface... Jean-Jacques Pauvert, Tchou, Losfeld... Et donc tous ils commencent à se dire : Tiens, il ne serait pas mal de rééditer L'écume des jours, Tiens il ne serait pas mal de rééditer l'Arrache-cœur... etc. oui, il aura suffi qu'il meure pour que la machine se remette en marche ; et cela ne s'est plus arrêté jusqu'à aujourd'hui. Il a suffi qu'il meure et que le travail des éditeurs soit fait différemment ; et puis, il y aura l'avènement de mai '68 qui mettra différemment en lumière son travail. Avec mai '68 Vian devient un fer de lance... les jeunes taguent des salles avec des phrases comme : je n'ai pas besoin de gagner ma vie parce-que je l'ai... c'est Vian qui l'a écrite... et il y en a plein d'autres. Il y en a beaucoup sur l'identité humaine : je ne pourrais jamais dormir heureux tant que je saurai que des Algériens se lèvent la nuit pour remplir les chaudières à charbon des immeubles du XVIème arrondissement. Et ces choses il les écrivait en '54, '55. Je passe le Déserteur, je passe le Prisonnier, je passe À tous les enfants, je passe la machine à faire du Mozart en boucle ; je passe les premières radios libres que Vian avait prédites dans les années à venir ; tout comme l'Autolib... il parlait des voitures, dont on aurait partagé les clés ; elles n'auraient plus appartenu à personne et tous auraient pu les utiliser, les uns derrière les autres.

Vian a écrit tout ça, et c'est publié. Il avait imaginé les toits-terrasse avec la verdure, les toits-terrasses pour les parkings, parce qu'on manquerait énormément de place. Il disait qu'on organiserait des séances de torture à la Conciergerie, où les touristes pourraient s'inscrire et pourraient gagner beaucoup d'argent. Il était très ironique.

Puis, il a écrit quelques parts dans les Opéras qu'on aurait vu les premières bombes sur New York et les premières bombes sur Bagdad.

Et il a écrit un dernier texte avant de mourir. C'était une ébauche d'Opéra qui s'appelait le Mercenaire, où il imaginait qu'on employait des gens pour faire des guerres, où il n'y aurait plus ni foi ni loi.

Aujourd'hui on n'arrive pas à se rendre compte jusqu'à quel point il était à l'avant-garde par rapport à son époque. C'était la raison pour laquelle il n'était pas compris à sa juste valeur. Nous étions alors au milieu des années '50.

Encore une fois, Boris était ingénieur de l'École centrale. Et les Centraliens n'ont jamais été des ingénieurs comme les autres. Les Centraliens sont des ingénieurs avec une fibre d'artistes. Ils savent la littérature mais aussi la métallurgie, la finance, l'économie, comment faire des usines, comment réduire les coûts... Et avec ce savoir Boris Vian était arrivé à une conclusion fondamentale ; qu'on ne tiendrait les économies mondiales qu'en faisant travailler des robots. Et qu'il fallait taxer les robots pour que les économies perdurent. Il l'a écrit en 1951.

Il y avait un côté poète chez les Centraliens. Quand le Taylorisme arrive on sait déjà où on va... La carte n'est pas le territoire. Et Boris le disait incessamment. »

Nicole raconte Boris comme s'il s'agissait d'une personne proche qu'elle a connu et à laquelle elle voue une reconnaissance sincère. Je tente de la ramener à sa vie à elle, à ses souvenirs ; je le fais à plusieurs reprises ; et à plusieurs reprises elle revient à Boris, car ses souvenirs les plus précieux coïncident avec cette intimité qu'elle partage avec l'auteur depuis son arrivée Cité Veron.

Nicole Bertolt : « J'aurais pu être une idiote toute ma vie. Boris m'a donné indirectement la connaissance que je possède. C'est lui qui me l'a donnée. C'était la meilleure personne pour m'enseigner tout cela. Et Ursula, d'Déé, et les autres aussi. ».

Toujours bien trop modeste Nicole, car une idiote n'a pas sa curiosité, ni son éclectisme. Parmi ses auteurs fétiches il y a Vian certes ; mais pas que. Nietzsche, Balzac et Barjavel font partie aussi du panthéon, et encore Queneau et Zola. Elle est une grande affabulatrice et a une capacité à raconter, un don d'expression, qu'elle me révèle l'avoir bien aidée dans énormément des situations. Elle adore et a vu beaucoup de peinture. Elle a voyagé très jeune et vécu la culture avec un spectre très, très large, voir infini. En somme, comme Boris Vian elle a toujours souhaité que les fenêtres restent ouvertes. On ne s'étonnera donc pas si cette femme extraordinaire qui est Nicole Bertolt a trouvé aisément sa place dans l'appartement de la Cité Véron.

Nicole Bertolt : « Vian te donne des clés. On se comporte comment ? D'abord on est poli, puis on écrit bien, on est digne, on est drôle, on est connaisseurs et on ne vend pas son âme. J'ai épousé complètement son identité et sa raison d'être ; et tous les gens avec lesquels il travaillait étaient comme ça. Il travaillait pour la diffusion de l'art, qui pouvait être comme une arme. Même si l'essentiel pour lui était de faire passer un message qui ne soit pas porteur d'agressivité. L'œuvre de Prévert est beaucoup plus forte, plus acérée, plus anticléricale. Même si son travail n'a jamais été si bien défendu que celui de Vian. ».

Nous sommes dans le bureau lumineux donnant sur l'énorme terrasse que Boris Vian et Jacques Prévert partageaient.

Derrière le bureau, une photo de Boris sur une chaise longue en train de lire Le Monde. Un rare moment de détente. La machine à écrire sur laquelle Boris Vian tapait, infatigable, en quête des paroles, est toujours là.

Nicole Bertolt : « Vous savez, j'ai eu la chance de lire toute l'œuvre de Boris sur manuscrit... 25.000 pages de manuscrits de Boris Vian. Voilà aussi le cadeau immense qui m'a été fait par Ursula. Quand tu lis toute une œuvre sur manuscrit, tu es avec la personne ; cela crée forcément une proximité. J'étais avec Boris et entre lui et moi se crée une intimité qui est exceptionnelle et qui ne ressemble à rien d'autre. Et ça s'est fait grâce à Ursula et à Monsieur d'Déé, qui m'ont permis de m'approprier de tout ce travail. Quand on parle de Boris, quand on écrit sur Boris, c'est moi qui sait. C'est moi la personne à qui il faut dire. Parce que ceux qui possédaient la connaissance, ils m'ont eux aussi donnée leur connaissance ; voilà, aujourd'hui je réuni les connaissances. Et là j'en tire aucune gloire. Je

sais, je connais, et ça me suffit. Et j'ai écrit 4 ou 5 livres sur Boris (2). De mémoire, sans prendre aucune note. J'ai décidé de parler de sujets dont personne avait parlé. Ursula et d'Déé, et Patrick Vian, son fils, aussi m'ont fait confiance, m'ont laissé faire.

Je me suis immiscée dans ses écrits, dans ses outils, dans son intimité. Les premières années, j'ai classé, rangé, bricolé, organisé... j'ai entendu dire par Ursula il a touché cet objet, celui-là il l'avait mis ici, l'autre il l'avait placé par là... il a fait ci, il a fait ça... et moi, je suis assez fidèle à tout cela, et encore une fois je ne change pas la place aux objets... ».

Infatigable Nicole Bertolt.

De Boris Vian on aura tout dit et tout entendu. Et on a très envie de donner raison à Michel Piccoli quand il disait que Boris Vian était indéfinissable ; et qu'il avait pas envie d'en parler car, parler de Vian ne servait à rien ; car Boris Vian était bien au-delà de tout cela.

On en revient à la phrase clé d'Ursula : Boris ne m'appartient pas. Il n'appartient à personne et il appartient à tout le monde, il n'a donc plus des limites. Sa pensée circule, au point que tout le monde pense de le connaître mieux que quiconque d'autre.

Derrière un grand homme il a toujours une grande femme... Derrière Boris Vian il y en eu deux et l'une d'elle, Nicole Bertolt, est toujours là.

Boris a été son maître à penser. Il a fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui et elle le lui a bien rendu car elle a fait de lui ce qu'il est aujourd'hui.

Il y a toujours une musique qui est jouée dans l'appartement de la Cité Véron.

Nicole Bertolt : « La musique c'est la vie, c'est l'énergie. Moi quand j'ai voulu survivre j'ai choisi la musique plus que la peinture ou autre chose. Et dans cette maison la musique est très présente. Toujours, tout le temps. C'est vital, c'est comme ça. C'est la joie, c'est la bonne humeur. Et puis Boris qu'est-ce qu'il a rigolé avec ses copains ici... Il allait mourir mais qu'est-ce qu'il a profité de sa vie dans cet appartement ses dernières années. Et donc moi je m'inscris plutôt dans cette démarche. La vie peut être dure mais on avance, on résiste et on est autant que possible toujours prêts à la rigolade. Et moi je le suis toujours. ».

Boris Vian est décédé des suites d'une pathologie cardiaque, qui fragilisait sa santé depuis son adolescence. Voilà peut-être la raison qui le rendait hyperactif. Sachant qu'il allait mourir jeune, il tentait de vivre pleinement sa vie d'artiste, de mari et de père. Il travaillait dix-huit heures par jours, dormait très peu, écrivait très vite. Ses vingt années de travail ont donc compté double. Il est décédé brutalement, d'un arrêt cardiaque, le 23 juin 1959. La projection du film, tiré de son roman, J'irai cracher sur vos tombes (3), lui aura été fatale. Contrarié par l'adaptation cinématographique, qu'il ne jugeait pas à la hauteur de son œuvre, son cœur fut brisé par sa colère. De plus en plus fatigué, Boris Vian savait tout de même que la fin de sa vie approchait. Fatigué mais toujours infatigable. Jusqu'au bout, fidèle à soi-même et à ses valeurs, Boris Vian, meurt tout simplement, comme il a vécu : en résistant.

En hommage à son ami et voisin, Jacques Prévert écrira :

« Il connaissait la musique, il savait la mécanique, les mathématiques, toutes les

techniques, et les autres avec. On disait de lui qu'il n'en faisait qu'à sa tête. On avait beau dire. Il en faisait à son cœur, et son cœur lui en fit voir de toutes les couleurs. (...) Il savait trop vivre, il riait trop vrai, il vivait trop fort, son cœur l'a battu, alors il s'est tu ».

(1) Ami de Boris et Ursula Vian Kübler, Monsieur d'Déé était un danseur et chorégraphe très réputé des nuits de Saint Germain de près et du Tabou, dans la période de l'après-guerre. Après la mort de Boris Vian il est devenu le compagnon d'Ursula Vian Kübler, avec qui il vivait dans la maison de l'association à Eus, dans les Pyrénées-Orientales. Membre du Collège de Pataphysique, Monsieur d'Déé a réalisé des mises en scène pour des pièces de théâtres, en particulier celle du « Bal », une pièce jouée à guichet fermé pendant des mois et reprise ensuite par le réalisateur italien Ettore Scola.

(2) La bibliographie de Nicole Bertolt en ordre chronologique : « Œuvres complètes », Tome 11, Chansons, Fayard, 2001 ; « Boris Vian, le swing et le verbe » (avec François Roulmann), Textuel, 2008, « Post-Scriptum : dessins, manuscrits, inédits », Cherche Midi, 2011 ; « D'où viens-tu Boris ? », Tome 1, Cherche Midi, 2012 ; « La nouvelle édition du Traité de Civisme de Boris Vian par NB », Livre de Poche, 2015 ; en plus de nombreuses participations, préfaces et autres formes de collaboration.

(3) Ce roman policier fut publié par Boris Vian sous le pseudonyme de Vernon Sullivan. J'irai cracher sur vos tombes fit scandale et lui valut un procès retentissant. D'une manière générale tous les écrits publiés sous le nom de Vernon Sullivan lui ont attiré beaucoup d'ennuis avec la justice et le fisc ; mais ils l'ont aussi momentanément enrichi, à tel point qu'on peut dire que Vernon Sullivan faisait vivre Boris Vian. L'écrivain a souvent utilisé des pseudonymes, parfois sous la forme d'une anagramme – Baron Visi, Bison Ravi, Brisavion, et bien d'autres – pour signer des écrits de nature très différente.

Want to follow us?



[Previous Post](#)